

MARTINE BOYER-WEINMANN

# VIEILLIR, DIT-ELLE

UNE ANTHROPOLOGIE LITTÉRAIRE DE L'ÂGE



VIEILLIR, DIT-ELLE

DU MÊME AUTEUR

*aux mêmes Éditions*

La relation biographique : enjeux contemporains, 2005.

MARTINE BOYER-WEINMANN

*Vieillir, dit-elle*

*UNE ANTHROPOLOGIE LITTÉRAIRE DE L'ÂGE*

CHAMPVALLON

« Collection Détours »

© 2013, Champ Vallon, 01420 Seyssel.  
ISBN 978-2-87673-551-4

[www.champ-vallon.com](http://www.champ-vallon.com)

## *Opening night 2013*

### «Avoir l'Âge»

«Il était descendu à la station Franklin Roosevelt, et il avait croisé sur le quai un panneau: "Rajeunissez-vous." Lorsqu'il fut arrivé, 400 mètres plus loin, devant l'immeuble de la Flèche, le panneau avait fait du chemin: il se connaissait un âge. Il avait 36 ans.»

André Gorz, «Le vieillissement», 1961.

«La globalité de la transformation: c'est elle qui la rend "silencieuse". [...] C'est cela qui donne à penser, mais aussi qui résiste à la pensée dans le phénomène du vieillissement. La réduction des possibles: ce qui se retire de possible en moi.»

François Jullien, *Quand est-ce que je vieillis?*, 2007.



Ces dernières années, on ne compte plus les publications savantes, demi-savantes ou grand public sur les joies et misères du vieillissement démographique et sur le recul planifié de l'espérance de vie jusqu'à cent-vingt ans, seuil actuel fixé par la biologie à la capacité de régénérescence organique de l'espèce humaine. Les centenaires de l'île nipponne d'Okinawa ne sont pas loin d'atteindre cette limite, s'ils poursuivent leur régime. Économistes, gérontologues, cliniciens, psychanalystes, sociologues, écrivains, philosophes, artistes : face à un tel défi, aucune corporation ne saurait se soustraire à l'injonction de penser à nouveaux frais la menace et la promesse de la vie en carte senior.<sup>1</sup>

1. Pour donner une première mesure des interrogations croisées, on se reportera au dossier de la revue *Esprit* n° 356, de juillet 2009, p. 18-39 : «La vie dans le grand âge». La terminologie des démographes évoque une «compression de morbidité», celle des assureurs et prévisionnistes de la santé «le cinquième risque», celle des psychologues et sociologues de la famille la «possibilité d'une remontée des conflits familiaux». Je renvoie à la bibliographie pour un aperçu panoramique de cette métalittérature du grand âge.

Or, que nous enseigne en propre la littérature aujourd'hui sur «la vie comme procès», entre crise de la stabilité identitaire et métamorphisme continué qui déjoue le découpage conventionnel des âges et la socialisation des rôles sexuels? Le présent ouvrage se donne comme enjeu principal d'interroger, à travers des récits de femmes contemporains, la dialectique de la rupture et de la transition qui se joue, dans un corps historique et sexué, dans le processus du vieillissement, mais aussi dans le processus de maturation d'une œuvre littéraire. On y croiera des écrivains masculins, bien sûr, confrontés aux mille réinventions de leur vie, aux impasses et ressaisissements de leur identité d'auteurs. Y a-t-il aujourd'hui un bon âge pour rendre compte de cette pesée critique du temps sur une pensée?

*La ballade de Narayama*

Mais qu'est-ce alors qu'être vieux, être vieille en 2013? Assurément pas la même chose que ressentir le premier *coup de vieux*, ou, tel Stendhal, s'en faire graver mémoire sur la ceinture de son pantalon, le jour de ses cinquante ans: «J. vaisavoirla5.» Ceinture, abstinence... avant impuissance? Au-delà de cette limite, votre ticket, Monsieur, n'est plus valable, c'était l'exorcisme d'un roman de Gary. C'est aujourd'hui le sillon littéraire puissamment tracé par Philip Roth, par Serge Doubrovsky et Pierre Pachet<sup>1</sup>.

1. Philip Roth dans *La Tache*, Gallimard, 2002; *La Bête qui meurt*, Gallimard, 2004, et *Exit le fantôme*, Gallimard, 2009, Serge Doubrovsky avec *L'Homme de passage*, Grasset, 2011, et Pierre Pachet dans *Sans amour*, Denoël, 2011.

## VIEILLIR, DIT-ELLE

Et vous, Madame la seniore, êtes-vous prête à vous entendre dire – façon Gabin à Fréhel dans *Pépé le Moko* – s’agissant d’une jeune rivale : «Tu devrais comprendre : toi aussi tu as été une femme»? Toujours à l’écran, souvenez-vous de la scène de *Sunset Boulevard* où Gloria Swanson, la star déchue du muet, reprend vertement son jeunot de visiteur : «What? Young man, I’VE BEEN a big star? No, no, I AM a big star.» Ça commence quand le «ça a été», au juste? Ça va finir où, comment?

Une question de tempo, de rythme, de seuil que le plus fameux des libertins des Lumières, Giacomo Casanova, ne manquait pas déjà d’aborder dans ses mémoires<sup>1</sup> avec une crudité tout arithmétique : «Ce fut dans ce fatal jour au commencement de septembre 1763 que j’ai commencé à mourir et que j’ai fini de vivre. J’avais trente-huit ans. Si la ligne perpendiculaire d’ascension est égale en longueur à celle de descente, comme elle doit être, aujourd’hui, premier jour de novembre 1797, il me semble de pouvoir compter sur presque quatre années de vie, qui, en conséquence de l’axiome : *motus in fine velocior* passeront bien vite.»

Jusqu’à la grammaire verbale et au lexique du vieillissement qui s’usent, rusent ou défient : *Duègne* a fait son temps, *vieux beau* fait sourire, *vieille belle* ricaner ou compatir. Nous réglerons bientôt son compte à «belle vieillarde». *Senior* esquive la frontière entre vie active et inactive, masculin et féminin. Le «*Démon de midi*» a perdu sa boussole. Quant à *vieille femme*, le syntagme

1. Casanova, *Histoire de ma vie*, Laffont, Bouquins, 1993, vol. 9, chapitre XXI, p. 221-222.

sent le recours devant la Halde : on se souvient d'un procès en machisme aggravé intenté le plus sérieusement du monde par la police du langage à l'encontre de Ronsard pour son sonnet « Quand vous serez bien vieille ». Que dire alors de... « encore humain » ? C'est pourtant le mot d'Ève Klein, cent ans, mère d'Hélène Cixous et protagoniste de ses derniers récits, s'auto-définissant dans *Ève s'évade, La Ruine et la Vie* : « Je suis une vieille femme encore humain »<sup>1</sup>. Si l'expression fait frémir, parce qu'elle signifierait l'aliénabilité de la condition humaine dans le temps, sa confusion avec l'animalité ou un devenir non humain plus monstrueux, c'est qu'elle ranime le spectre du mal absolu du xx<sup>e</sup> siècle, mais également celui, tout aussi inavouable, d'une Ballade de Narayama à l'âge postmoderne.

Dans ce classique de la littérature japonaise porté à l'écran en 1983 par Shohei Imamura, on voit Orin, la vieille démonsse de la Souche, incarner un tabou scandaleux : le diable lui a donné 33 dents à soixante-dix ans, ce qui implique qu'elle dévore indûment le riz blanc chichement octroyé par la misère des temps et la pauvreté de la terre à la famille élargie. Elle demande à son fils Tatsuhei de la prendre sur son dos pour l'abandonner sur la montagne en proie aux vautours, parce qu'elle a décidé, en accord avec la tradition, qu'elle avait accompli son cycle humain. Le bout de l'humain, la sortie de l'exception humaine : que ce soit par le totalitarisme, l'eugénisme ou le vitalisme perversi, ou encore l'introjection sociale de la loi naturelle. C'est le mérite de la grande littérature et du grand cinéma,

1. Hélène Cixous, *Ève s'évade : la ruine et la vie*, Galilée, 2009, p. 9.

hier comme aujourd'hui, que de nous confronter à ces limites-là, de configurer l'innommable ou l'irreprésentable, jusque dans leurs conséquences éthiques et anthropologiques.

*Quand est-ce que je vieillis ?*

*La littérature à la croisée des discours*

Mais au fait, y a-t-il un âge pour être vieux et le devient-on tout d'un coup, à l'instar d'une canitie généralisée, sous l'effet d'un bal de têtes proustien soudain révélé, ou en plusieurs à-coups imperceptiblement silencieux ? En publiant un ouvrage collectif astucieusement intitulé *Quand est-ce que je vieillis ?*, une fondation de gérontologie<sup>1</sup> posait en 2007 cette question fondamentale à des anthropologues (Maurice Godelier), des philosophes (François Jullien), des écrivains (Michel Tournier). La question renvoyait à l'expérience intime d'un sujet singulier, mais suggérait des embardées secrètes, des intermittences de l'âge perçu, sans connexion avec l'âge réel. De ces intermittences de l'âge vécu, de ce grand récit des « transformations silencieuses », le roman et l'autobiographie, comme formes de pensée de l'intériorité, ont toujours fourni les plus subtils paradigmes, de Proust à Thomas Mann et Tolstoï, de Colette à Doris Lessing. Dans la présente étude, je m'intéresse particulièrement à une modalité de ces intermittences de la vitalité. J'appellerai « reverdie » la forme spécifique de rajeunissement perçu qui se mani-

1. Il s'agit de la Fondation Eisai, qui proposait tout un cycle de réflexions pluridisciplinaires réunies dans l'ouvrage *Quand est-ce que je vieillis ?*, PUF, 2007.

feste de manière très sensible dans la littérature féminine de l'âge depuis George Sand. La lecture de cette romancière et diariste en effet devrait être prescrite sur ordonnance par la Faculté tant son syndrome de reverdie frise l'à-rebours, la rétroversion du cours ordinaire du procès de la vie. Jugeons plutôt : « Me voilà très vieille, je parcours gentiment ma soixante-cinquième année. Par une bizarrerie de ma destinée, je suis beaucoup mieux portante, beaucoup plus forte et plus agile que dans ma jeunesse ; je marche plus longtemps, je veille mieux ; je m'éveille sans effort après un sommeil excellent. Je suis restée souple comme un gant. [...] Je me baigne dans l'eau glacée et courante avec un plaisir extrême, je ne m'enrhume plus. Je ne sais plus ce que c'est que les rhumatismes. Je suis calme absolument, une vieillesse aussi chaste d'esprit que de fait, aucun regret de la jeunesse [...]. Si les autres n'existaient pas, je serais parfaitement heureuse – heureuse comme une pierre qui aurait des yeux – mais ils existent et me font exister. »<sup>1</sup>

Ce « reverdir » du sujet féminin sénescant, en situation romanesque ou non fictionnelle, au cœur des analyses du présent ouvrage, ne constitue pas pour autant à mon sens une propriété exclusive de genre, susceptible de remythifier et de réessentialiser dangereusement une « identité féminine » d'abord socialisée. Mais son retour marqué dans le discours littéraire des femmes sur les femmes suggère peut-être que la dimension métabolique de l'expérience humaine y est plus immédiatement perçue comme d'abord corporelle, en liaison avec un dehors relationnel qui relance

1. George Sand, *Journal intime*, Genève, Slatkine, 1981, p. 229.

l'estime de soi. Au regard de la Méduse, pétrifiant pour autrui, George Sand substitue un assouplissement de l'aptitude vitale assortie d'une minéralisation paradoxalement heureuse de son propre regard soutenu par le souci d'altérité. De la reverdie à la promesse d'un détachement serein, d'une désaliénation non aliénante pour autrui, il faudra questionner la frontière.

Quand est-ce que je vieillis ? L'expérience commune, théorisée par l'existentialisme sartrien, est celle, pourtant, d'une désidentification violente produite par le regard d'Autrui, celle d'une réification paralysante. Ainsi le narrateur d'André Gorz dans *Le Vieillissement* se découvre un âge à 36 ans, celui, d'abord, de la rétractation de ses possibles professionnels. «L'âge avait fondu sur lui, il le rencontrait dehors, comme un ensemble d'interdits, de limites, d'obstacles indépassables (il ne fera plus un apprentissage de mécanicien, il ne sera jamais pilote de ligne) et pourtant l'évidence demeurerait fuyante, l'intuition impossible ; il n'y avait d'âge nulle part en lui, pas plus qu'il n'y avait d'évidence qu'un jour il dût mourir»<sup>1</sup>. Comme le Sartre de *L'Être et le Néant*, Gorz catégorise le processus du vieillissement en termes d'«irrécupérables», c'est-à-dire ce à quoi je n'assiste pas pour moi-même. Or, cet écart douloureux, c'est justement l'espace où peut se glisser la phénoménologie littéraire par le biais du psychorécit fictionnel ou toutes les formes des écritures du *je* autobiographique. C'est la leçon de Colette dans *Chéri* (roman) mais aussi dans *L'Étoile Vesper* (journal

1. André Gorz, *Le Vieillissement*, suite à *Le Traître* [1964], coll. Folio, 2004, p. 378.

de vieillesse), de Doris Lessing dans *Les Grands-mères, L'Automne avant la nuit* ou *Le Carnet d'or* (romans) ou dans *Si Vieillesse pouvait* (journal fictif écrit sous pseudonyme). Mais c'est aussi, inversement, le pouvoir de la littérature que de porter la chaux vive d'une lucidité sans rémission dans la plaie de l'irréalisable, ce dont les récits personnels d'Annie Ernaux sont les meilleurs témoignages.

Mais observons tout d'abord la courbe de Gauss que brandissent les démographes sous nos yeux tout en consultant nos archives personnelles, nos parentèles et socialités, pour revenir ensuite au discours propre de la littérature. Voici, au sommet de la courbe, le sexagénaire classe 2013.

L'ex-baby-boomer a la soixantaine dynamique et fringante. Programmé pour laisser le vieux monde courir derrière lui par l'heureuse conjonction des Trente glorieuses et des utopies enchanteresses de son adolescence, il n'a pas bien pris le temps, en général, de regarder dans son dos. C'était même sa posture philosophique, l'en-avant, le dé-conditionné. Souvenons-nous du slogan-manifeste de Raoul Vaneigem dans son *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations* de 1967 : « Nous étions nés pour ne jamais vieillir, pour ne mourir jamais. » On devine l'enfant terrible déchu de son éternité plutôt mal armé, quels qu'aient été ses itinéraires de sortie, parfois douloureux, de l'illusion lyrique, pour briser le dernier tabou qui le transforme socialement en « papy-boomer » ou en « supernanny » de télé-réalité, avant de lui tendre un plus cruel miroir : celui du deuil pour lui-même et sa génération de ce que Georges Bataille appelait l'« omnitude des

possibles», cet horizon illimité de la jeunesse, renversé en leur rétractation. Le sexagénaire malgré lui serait presque devenu l'emblème de «l'individu incertain»<sup>1</sup> dont parle le sociologue Alain Ehrenberg, égaré dans la discordance inconfortable entre un âge physiologique souvent gaillard, un âge social qui le décline progressivement et une aspiration inaltérée au bonheur et à cet hédonisme ambivalent décrit par Pascal Bruckner dans ses essais *L'Euphorie perpétuelle* et *Le Paradoxe amoureux*<sup>2</sup>.

Qu'est-ce donc qu'un homme ou une femme de 60, 70, 90 ans aujourd'hui, puisque, sans se limiter à un critère purement générationnel ou sexuel, la question du vieillissement superpose de plus en plus difficilement une assignation extérieure à devenir ce que l'on devrait paraître et une perception intérieure de continuité ou d'altération diffuse, sur fond contradictoire d'euphémisation et de dramatisation du discours social?

Qui, par exemple, n'a pas senti ses cheveux soudainement blanchir, une patte d'oie se former, une ridule obscène, le jour où – pour fêter ses cinquante ans – il a reçu par courrier de sa Mutuelle Santé sa première invitation biennale à pratiquer une coloscopie? Ce jour encore où, parce qu'il faut bien commencer à calculer ses droits à la retraite, il s'est rendu compte qu'il était temps de dresser la liste de ses employeurs et de classer ses feuilles de paye? Michel Tournier, interrogé sur sa scansion personnelle du vieillir, résume froidement: «Devenu sexagénaire, je suis entré dans l'âge du

1. Alain Ehrenberg, *L'Individu incertain*, Hachette, coll. Pluriel, 1995.

2. Pascal Bruckner, *L'Euphorie perpétuelle*, Grasset, 2000 et *Le Paradoxe amoureux*, Grasset, 2009.

sexe. Septuagénaire, je suis entré dans l'âge du sceptre. À quatre-vingts ans, la panne, le désert, l'indicible.»<sup>1</sup> Et c'est bien à des rangements de mémoire sexuelle, sentimentale, intellectuelle et américaine que s'adonne *L'Homme de passage* Serge Doubrovsky<sup>2</sup>, au point de réinventer une dernière fois sa vie à soixante-dix-huit ans.

Cette identité par le dehors de la statistique et de l'état-civil s'accompagne si artificiellement d'une identification personnelle au sentiment de l'âge biologique, elle lui est si asynchrone, si indépendante, que l'on tient là assurément la clé de ce que les psychologues désignent désormais comme la crise de «maturescence», voire de «sénescence», parfaite réplique de la première crise adolescente. Réplique au sens sismique que traversent aujourd'hui, en plusieurs vagues successives ou simultanées, trois cohortes décennales de vermeils et vermeilles, confrontés à la mort des parents et collatéraux, des enfants et petits-enfants parfois, des proches, comme à autant d'anticipations de leur propre finitude. Une expérience commune certes, mais surtout irréductiblement singulière, qui peut prendre sa source très en amont dans la fraîcheur des jeunes années, comme l'atteste le personnage de Zazie dans le roman de Queneau, dont le séjour à Paris suffisait à lui faire prendre conscience de son vieillissement, autrement dit de son apprentissage de la contingence. Ce sont les dernières lignes de ce roman de 1959 :

- Alors, tu t'es bien amusée?
- Comme ça.

1. Michel Tournier, in *Quand est-ce que je vieillis?*, *op. cit.*, p. 32.

2. Serge Doubrovsky, *L'Homme de passage*, *op. cit.*

## VIEILLIR, DIT-ELLE

- T’as vu le métro ?
- Non.
- Alors, qu’est-ce que t’as fait ?
- J’ai vieilli.

Commençons par l’approche statistique. Le « cinquième risque » pointé par les assureurs n’est que la traduction sèchement gestionnaire de l’âge d’or de la sénescence de masse, à l’horizon fuyant de l’État-Providence. Ce dernier a garanti une prise en charge décente des retraites et « du temps qui reste », mais pour quelques générations occidentales seulement, épargnées par les guerres, entre 1960 et aujourd’hui, sur une base d’épargne rigoureuse des deniers publics qu’avait introduite Bismarck en Allemagne avant 1914. Il suffit de se reporter aux textes pionniers d’André Gorz ou de Simone de Beauvoir<sup>1</sup>, publiés entre 1960 et 1970, dont les observations portent sur des générations issues des classes laborieuses ou des guerres mondiales et coloniales, pour se convaincre de la relative jeunesse de cette reconnaissance d’une dette morale envers ceux qu’un euphémisme récent préfère nommer « les aînés ». Il faut ajouter un troisième auteur capital de la génération existentialiste, Jean Améry<sup>2</sup>, pour comprendre, anthropologiquement, ce qu’a pu signifier la redécou-

1. Je reviens plus loin sur ces deux ouvrages fondateurs qui brisèrent le tabou du déni de l’âge et de ce qu’on nommerait aujourd’hui la maltraitance sociale et psychique des personnes âgées : André Gorz, « Le vieillissement », publié dans *Les Temps Modernes* de décembre 1961 et janvier 1962 ; Simone de Beauvoir, *La Vieillesse*, Gallimard, 1970.

2. Jean Améry, *Du vieillissement, Révolte et résignation* [1968] (traduit de l’allemand par Annick Yaiche), Petite Bibliothèque Payot, 2009.

verte du vieillissement, entre révolte et résignation, à l'orée de 1968, et aussi, plus tragiquement et jusqu'au suicide, ce qu'a pu incarner d'intenable, pour des survivants d'Auschwitz, l'idée de vivre sa mort une deuxième fois, à un âge où l'on devient du « temps pur », moi sans monde, expérience de ce qu'Améry appelle le « désespacement ».

Changeons maintenant de corporation et portons notre regard vers l'univers du soin. Gériatologues, gériatres et cliniciens sont régulièrement invités, tout en composant avec le principe de réalité économique, à proposer de nouvelles formules pour que le « souci de soi » tant promu par nos sociétés individualistes de masse et le respect éthique de la personne humaine restent des valeurs vécues tout au long d'une vie de plus en plus oisive sous la menace de la dépendance. Il s'agit pour eux, du moins dans l'utilisation vulgarisée de leurs découvertes scientifiques, de conjurer périodiquement la terreur *du vieillissant en nous*. À la nécrose normale ou anormale de nos cellules dont ils nous inquiètent, s'oppose désormais un discours scientifique de réenchâtement plus ou moins suspect à nos intelligences matures, c'est-à-dire déniées : les cellules de l'organe le plus noble – le cerveau – peuvent sous certaines conditions se régénérer jusqu'à la fin d'une très longue vie, nous dit-on. Soit, excellente nouvelle. Mais que diable allons-nous faire de toutes ces cellules régénérées pour un temps indéfini, quoique fini, s'interroge *tout vieillissant* moyen avec une joie mêlée d'angoisse ? Comment supporter cette magnifique plasticité de notre liberté d'agir et de créer dans le temps, en maintenant le désir et la conscience